

GAN JAH

- Le Jardin De Jah -

O Lointaines contrées aux sommets argentés
O Ciel doré, O Vastes plaines diamantées
O Epaises et douces forêts enchantées
Ouvrez-moi vos lourdes portes accidentées

Permettez-moi de me perdre dans le *Gen-Yah*
Je ne suis guère des assiégeants d'Alésia
Juste un métèque émerveillé des forsythias
Et par la délicatesse des opuntias

Je viens voir *Charas*, impératrice des Lieux
Sultane de ces nobles jardins harmonieux
En tant qu'ambassadeur d'un monde trop sérieux
Trop orgueilleux, trop disgracieux

Ma quête est une recherche de l'esthétique
Et de l'étrange perception antithétique
O Terre de mystiques visions prophétiques
Et ciel de chaotiques odes eidétiques

Je n'ai point d'étoffe moirée, point de trésor
Point d'esclave, point d'obélisque de Louqsor
Encor' moins le légendaire marteau de Thor
Ni même les précieuses offrandes d'Hathor

Juste l'âme éblouie par la fleur automnale
Et caressée par les troublantes bacchanales
Qui conduisent à l'art du verbe virginal
Bel enfant des réalités subliminales

La lune venue, de moi s'empare *Charas*
Voluptueuse muse vêtue de madras
Aux parfums plus suaves que ceux de l'hypocras
Et aussi puissant que l'encens des anciens ras

Candide, elle engendre dans mon cœur l'euphorie
Me plonge dans de célestes thesmophories
Antichambres bardées d'opaques dysphories
Préambules à d'étranges allégories

Mon esprit se trouble d'inutiles pensées
Se perd dans des accélérations insensées
Des compositions saccadées et nuancées
Des étincelantes sirènes élancées

Tel un charme noir de paradis éphémères
Comme des îles perdues, peuplées de chimères
L'âme embaumée des mélodies les plus amères
S'évertue dans l'esquisse des perceptions-mères

O Mon être succombe devant cette vierge
Chaste perfection qui de son baiser m'absterge
Et le temps s'éternise et l'espace m'immerge
En son sein, le *Gan-Jah* secrètement m'héberge

Le temple des rêves, hélas, dresse ses gardiens
Les *Hurleurs* : sombres démons oniromanciens
Longs phasmes anthropomorphes et dravidiens
Au bec élané, *noèmophages* anciens

Iles assomment leur proie par un cri terrifiant
Le souffle des *Hurleurs*, obscur vent mortifiant
Pénètre l'âme tel un ange sanctifiant
Et par la fontanelle s'en va pétrifiant

Ces djinns amoureux de l'herbe, gourmands de rêves
Puisent les songes tels des pucerons la sève
Jusqu'à ce que sans joie, Azra'il nous enlève
Comme le typhon chante sa plainte sans trêve

Or parfois, le *Hurleur* épargne sa victime
Laisant choir une entité sans corps légitime
Errant dans le corridor d'un silence intime
L'âme confuse s'immisce au sein du sublime

Ombres pigmentées, les visions hypnagogiques
Dans d'étranges raisonnements apagogiques
Noires d'intenses sensations anagogiques
Etreignent le dévot qui sait être alogique

Et l'espace se courbe et le temps se dilate
Et l'Eden, tel le sombre poison écarlate
Te livre le gai savoir de l'*Onirocrate*
De Hiddéqel, Pichôn, Guihôn, du saint Euphrate

O L'éternité ? Ce n'est que quatre minutes !
Un leitmotiv incessant, saturé de chutes
Elles s'entrelacent d'innombrables volutes
Œuvres architecturales des fleurs hirsutes

Voilà des siècles qu'humain je me suis quitté
Pour me rejoindre jaguar et divinité
Innommé, je suis lumière et obscurité
Oscillantes contrées ivres d'éternité

Puis je meurs, puis je renais, sans cesse, sans cesse
Et quelle tumultueuse délicatesse
Ce doux va-et-vient sans fin au sein de l'ivresse !
Par les cieux, véritable océan de tendresse !

La clepsydre du *Gen-Yah* circule en mon cœur
Ses vibrations vrombissent tel l'écho d'un chœur
L'onde vrille vers les cieux, tout n'est que rondeur
La gravité s'est noyée, tout n'est que splendeur

La muse des Orient est mon apocalypse
Son effluence m'est semblable à une éclipse
Douce et belle comme le tracé d'une ellipse
Et aussi insolente qu'une paralipse

De mon cœur, le vert dragon fuit vers mes poumons
Irradie mes bronches, misérable phlegmon
Coulées de feu, arborescence, âpre démon
Envahit mes veines, mon sang, à contremont

O Profonde stupeur, pourpre illumination
O Macabre estampeur, svelte hallucination
O Divine torpeur, courte émancipation
O N'aies guère trop peur, tout n'est qu'aberration

Dérision, les sons ont maintenant des saveurs
Et les flaveurs acoustiques me font rêveur
Couché sur le sofa, j'écoute les couleurs
Jusqu'à ce que la synesthésie soit douleur

Le monde coule, danse les gouttes sauvages
Qui folles d'amour, s'écrasent sur le rivage
Comme des vaisseaux dont les longs canons ravagent
L'onirique odyssee ceinte par le breuvage

O Brises de satin et fleurs sanguinolentes
Pantelantes, désolantes et somnolentes
Obscur squelette d'argent, O Gothique atlante
Quel irréversible destin que l'horreur plante !

Divine reine, sournoise déliquescence
Illumine mon cœur de ton efflorescence
Car ton pourpre indigo, sérail d'inflorescence
Illumine l'âme de son opalescence

A l'ombre de ton incoercible beauté
J'atteins le degré suprême d'ubiquité
Fragile secret où tout est perplexité
Coupe d'or ciselée de sensualité

Dans la brume, la lune chante son silence
Par de *fractaleptiques* notes de fragrance
Par ici, par là, flamboyante décadence
D'ici et par delà, quelle erratique transe !

Béatitude absolue, palais de cristal
Gerbe aux pétales absents, chef-d'œuvre floral
Corolle onirique, nirvana vespéral
Parfumé de luminescence et de santal

Charas, mon amour, toute perlée d'eau nacrée
M'offre le calice de ses lèvres sucrées
L'échancrure de ses reins suavement moirée
Le rubis serti dans l'écrin de chair ambrée

Ta brune chevelure marbrée de cuivre
D'or et de saphir qui à l'aurore délivre
Son musc, enivrant parfum qui sur ta peau givre
Happe Dieu-même comme la gueule du vouivre

Elle et moi, reine et roi d'un royaume sans loi
Où l'harmonie devant l'existence s'éploie
Imbibant l'empire de chimère de soie
Gardiennes du rêve qui se tisse entre elle et moi

Le *Gan-Jah* se peuple de papillons d'argent
Fleurs de métal reflétant le soleil couchant
Pourpres oréades d'Eole ignifugeant
Les cieux nébuleux, safranés et triomphants

Mais l'empirer des songes peu à peu s'efface
Il emporte les hypnagogiques rosaces
Les psychédéliques flocons que l'on embrasse
Et tous les palaces d'ivoire aux cents terrasses

Les fabuleuses vestales de mes visions
Pâlissent et ferment les portes de l'évasion
Me séparant de *Charas*, ma résurrection
Merveille de merveilles, quelle damnation !

Et mes yeux s'ouvrent tandis que les siens se ferment
O La belle n'est plus, dès lors, l'empire est terne
Si morbide et si sordide, sans une lanterne
Sans aucune féerie, sans une taverne

Le réel, hélas, à nouveau, m'empoisonne
Ses griffes grises de béton m'emprisonnent
Mon cœur est à présent seul, sans son amazone
Si las de ce monde où je ne suis qu'un evzone

O Amertume, spleen, euphorie rarissime
O Couleurs mortes, craintifs parfums noirs d'opimes
O Eveille-toi de ce monde qui t'opprime
Et abandonne-toi ! O Amour anonyme.

Octobre 2002
Révision Novembre 2009